

*Omar Youssef*  
*Souleimane*  
**Le dernier Syrien**

« Nous sommes  
vivants malgré  
les ruines qui  
nous entourent. »

Flammarion



# Le dernier Syrien

Omar Youssef  
Souleimane

« En mars 2011, quand Youssef participa à la première manifestation à Damas, il eut l'impression que le cri de liberté poussé contre le régime d'Al-Assad, après quarante ans de silence et de peur, était un miracle plus puissant que celui du prophète. »

Joséphine, jeune alaouite au charme troublant, réunit chez elle un groupe de jeunes gens pour partager leurs espoirs, leurs rêves, leurs visions de l'avenir à ce moment où tout semble possible. Se joue alors une partition amoureuse. Youssef et Mohammad. Youssef et Joséphine. Khalil et Joséphine. Homosexualité et tradition, civilisation et oppression, sentiments et loyautés s'opposent et se croisent, jusqu'au drame qui balaie les destins et un pays tout entier. . .

Une plongée au cœur de la jeunesse syrienne à l'aube du Printemps arabe, portée par la plume intense et poétique d'Omar Youssef Souleimane.

*Né près de Damas en 1987, poète et journaliste, Omar Youssef Souleimane est correspondant de la presse syrienne entre 2006 et 2010. Clandestin, il est exfiltré à Paris où il vit aujourd'hui. Après Le petit terroriste (Flammarion, 2018), récit personnel adapté au théâtre, Le dernier Syrien est son premier roman.*

Flammarion

# Le Dernier Syrien

DU MÊME AUTEUR

*La Mort ne séduit pas les ivrognes*, L'Oreille du Loup, 2014.

*Loin de Damas*, Le Temps des cerises, 2016.

*L'Enfant oublié*, Éditions Signum, 2016.

*Le Petit Terroriste*, Flammarion, 2018.

Omar Youssef Souleimane

# Le Dernier Syrien

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2020.  
ISBN : 978-2-0814-8492-4

## Chapitre 1

C'est une vieille histoire.

Des commerçants avaient trouvé un enfant dans un puits, près de pyramides en Égypte. Ils décidèrent de l'emmener au marché aux esclaves où il fut vendu au grand intendant du pharaon lequel, sans descendance et fasciné par l'intelligence de ce petit garçon, l'adopta.

L'enfant grandit dans les palais et devint extrêmement beau : son visage envoûtant fit naître une passion inavouable chez sa mère adoptive.

Un jour, elle réunit autour d'elle ses amies et distribua à chacune un couteau alors que le jeune homme leur apportait des fruits. À la vue de cet être magnifique et troublées par sa beauté, les femmes se tailladèrent les doigts. « Ce n'est pas un être humain, c'est un ange ! » s'écrièrent-elles. Redoublant de désir pour le jeune homme, la maîtresse de maison voulut l'enfermer pour se réserver

ses charmes. Il se défendit mais, à l'arrivée du père adoptif, la femme l'accusa d'avoir tenté de la violer. Bien que le mensonge fût avéré, le grand intendant jeta le jeune homme en prison.

Cette anecdote avait été racontée à Youssef des dizaines de fois : « C'est pourquoi je t'ai appelé Youssef, mon chéri. Afin que tu sois beau, comme ce prophète », lui disait sa mère pendant les soirées d'hiver, alors qu'il avait la tête posée sur ses genoux et qu'elle glissait sa main dans ses cheveux. « Il faisait des miracles, pouvait connaître l'avenir à travers les rêves des gens et, finalement, il fut libéré, car il était honnête, patient et n'avait jamais abandonné ses principes. » Ces mots étaient les derniers que l'enfant entendait avant de s'endormir.

C'est une vieille histoire.

En mars 2011, quand Youssef participa à la première manifestation à Damas, il eut l'impression que le cri de liberté poussé contre le régime d'Al-Assad, après quarante ans de silence et de peur, était un miracle plus puissant que celui du prophète. Aucun dieu ne l'avait provoqué, c'était le produit pur de l'indignation. Bouazizi s'était immolé par le feu en Tunisie pour dire non au dictateur Ben Ali et, en réponse à son sacrifice, une grande vague de manifestations avait submergé l'Égypte, la Libye, le Yémen et puis la Syrie. Ce tsunami de colère n'avait été prévu par personne.



À la fin de la manifestation, un policier avait poursuivi Youssef qui avait couru jusqu'à l'entrée d'un bâtiment, jeté son sac et enlevé sa veste. En sortant, il avait joué le mendiant, demandé une pièce au policier et continué sa route. Aujourd'hui encore, il ne comprend pas comment il a pu oser faire cela ni comment son poursuivant ne l'a pas reconnu. Depuis, il a l'impression que tout ce qu'il voit autour de lui n'est rien d'autre qu'un film. Cette pensée, qui le fait rire, lui vient encore dans les moments les plus durs.

Il n'est pas revenu à Damas depuis cet épisode. La capitale lui manque et l'inspire. Et, malgré le risque d'être arrêté par les services de renseignement, c'est une aventure excitante d'y retourner pour rencontrer de nouveaux camarades. Pour lui, Damas est comme un miroir, un soleil entre deux nuages, là, il se sent éternel. Chaque fois qu'il la visite, il a l'impression de retrouver une partie de son âme. Il adore se balader dans la vieille ville, pendant des heures ; c'est le seul endroit où l'avenir ne l'obsède pas : un oiseau en vol qu'il poursuit sans cesse.

Youssef porte ses plus beaux vêtements, il voudrait être élégant s'il venait à disparaître de ce monde, c'est sa façon à lui de résister.



## Chapitre 2

La joie l'envahit pendant qu'il regarde le paysage défiler à travers la fenêtre du bus. À ce moment-là, rien ne peut troubler son bonheur ni ébranler sa force ; tout va bien se passer, cette idée enflamme son cœur.

De son siège, il observe son reflet dans la vitre, il médite sur son prénom : « Je n'ai aucun lien avec ce prophète, je ne sais même pas si c'est une histoire vraie et je m'en fiche. Il devinait l'avenir à travers les rêves, les rebelles, eux, les réalisent et c'est le plus important. »

L'espace entre son fauteuil et celui de devant est étroit, ce n'est pas nouveau, il a souvent ce problème avec ses grandes jambes ; quand il était petit, les autres élèves le surnommaient l'Araignée et lui donnaient des coups de pied.

Il pense ensuite à ses camarades de Qalb, rencontrés à Homs il y a quelques mois : des militants qui

se battent pour un avenir différent, désireux de rassembler toutes les composantes de la jeunesse syrienne contre le régime. Ces étudiants, souvent brillants et très actifs, des scientifiques aussi bien que des littéraires, viennent de plusieurs universités. Ils en avaient tous marre de la corruption qui y régnait : les enfants d'officiers pouvaient par exemple avoir accès aux sujets avant les examens. Ces militants se sont regroupés dès le début de la révolution et, après beaucoup de discussions, ont décidé de créer un mouvement politique. Pour Youssef, l'objectif premier est d'éviter une guerre civile. « Il faut résister au régime pacifiquement, refuser toutes les formes de violence et rester indépendants : nous ne sommes pas un parti politique qui veut arriver au pouvoir. »

Le bus passe à côté d'une statue dorée de l'ancien président Hafez Al-Assad, souriant, bras levé en signe de salut. « Bientôt, cette terre sera libre. Tu vas voir, on va te donner un coup de pied au cul, on va t'écraser et te jeter à la poubelle », se dit-il. Il lit les nouvelles sur son portable : « Des manifestations dans le Sud, malgré le siège par l'armée du régime. Un garçon de 19 ans tué sur la côte par la balle d'un sniper. » Il bascule vers les informations internationales : « Les milices islamistes combattent le gouvernement dans la capitale de la Libye. Des élections démocratiques pour la pre-

mière fois en Tunisie. Un nouveau scandale sexuel autour de Berlusconi. »

Il tourne la tête à gauche, un homme d'une cinquantaine d'années mange des graines de tournesol en visionnant le film insipide qui est diffusé sur l'écran du véhicule. Youssef n'a jamais aimé cette habitude de projeter des films nuls dans des bus bondés. On n'entend pas la voix des acteurs et ce type de films des années 1970 se termine toujours bien : les deux héros se marient tandis que les mauvais sont morts ou en prison. Ce monde où règne la plus parfaite des justices sonne faux et ne lui convient pas. L'une des dernières scènes montre l'arrivée de la police qui arrête un groupe de dealers. Puis un couple riant aux éclats se balade sur la rive d'un fleuve en échangeant des regards langoureux. « C'est toujours pareil, on se contente d'un seul long-métrage à la place des mille autres que le monde arabe produit à notre époque », pense Youssef. Il voudrait parler à l'homme fasciné par cette scène, lui dire d'arrêter, de penser plutôt aux événements qui ont eu lieu récemment, mais il revient à la fenêtre ; perdu dans ses pensées, il est heureux en imaginant ce qu'il va faire à Damas. Il y arrivera dans une demi-heure ; l'asphalte défile sous le véhicule, mais pour Youssef, le trajet est encore long.



## Chapitre 3

Au début d'octobre, à Damas, la chaleur se mélange à l'air frais, on a l'impression de vivre deux saisons à la fois. Le ciel est clair, la ville baigne dans une lumière douce.

À côté du souk Al-Hamidiyah, on peut voir la statue de Saladin assis sur un cheval et brandissant son épée, deux soldats debout à ses côtés, traînant des prisonniers capturés en croisade. Derrière la statue, on aperçoit la citadelle, ses créneaux traversés par les rayons du soleil qui rappellent de vieilles civilisations, batailles, victoires et défaites. Depuis des siècles, ces lieux racontent l'histoire de cette ville, occupée par les Romains, les Mongols, les Turcs... tous partis. Elle s'est maintenue, toujours rayonnante.

Mohammad, lassé d'attendre devant le souk, s'éloigne en faisant semblant d'engager une conversation téléphonique. Dissimulé par des articles de

pacotille accrochés devant une boutique, il scrute les passants. Chaque fois que l'un d'eux se tourne vers lui, il sursaute.

Il regrette d'avoir fixé ce rendez-vous si près de son magasin de vêtements ; il risque de croiser un de ses clients. Ça fait des années qu'il travaille là, c'est une affaire de famille : son père et son grand-père ont tenu cette boutique avant lui. Ils y ont passé leur vie. Une bonne réputation, c'est essentiel pour fidéliser les clients. Que diraient-ils tous ? Le traiteraient-ils de pédé ? Qui oserait entrer dans sa boutique après cela ?

Il remarque un vendeur à la sauvette, il a peur, souvent ces gens-là travaillent pour les services de renseignement. Il les connaît depuis longtemps, depuis cette nuit où ils sont arrivés chez lui dans l'obscurité. Il ne distinguait même pas leurs visages. Il se souvient très bien de leurs godasses militaires dans le couloir écrasant le visage de son père : « Tu veux faire un coup d'État, connard ? » Et ils l'avaient embarqué. Mohammad, agrippé à la robe de sa mère, tremblait. Il sentait l'urine couler le long de ses jambes. Il ne comprenait rien, un seul sentiment l'habitait : l'horreur. C'est le cas aujourd'hui encore, chaque fois qu'il croise un homme des services de renseignement. La mère de Mohammad avait couru après eux : « Vous l'emmenez où ? Arrêtez ! Attendez ! » Son père lui



avait hurlé : « Ce ne sera pas long, c'est une erreur ! J'en suis sûr, ne t'inquiète pas ! »

Après cette nuit, quand Mohammad lui demandait où était son papa, elle lui répondait qu'il était en voyage. Les années ont passé, ils les ont vécues tous les deux dans leur grande maison. Sa mère était dure avec lui. Elle lui répétait sans cesse : « Tu n'es pas comme les autres. Tu es l'enfant du héros. Il faut que tu suives son exemple. » Il hochait la tête et lui demandait ensuite l'autorisation de regarder son dessin animé préféré, *Cendrillon*. Une fois, alors qu'il avait rejoint sur le trottoir d'autres enfants pour jouer au football, sa mère est arrivée, l'a frappé devant ses camarades avant de le ramener à l'intérieur. Pour elle, la rue était un monde sauvage auquel il n'avait pas le droit d'accéder seul.

Ce n'est pas encore l'heure de son rendez-vous mais, comme à son habitude, il est en avance.



## Chapitre 4

Bien que ce ne soit pas commun, elle a choisi de se rebaptiser Joséphine. Non seulement par amour pour Joséphine Baker, mais également pour sa signification : celle qui rassemble. Personne ne connaît son vrai prénom. Quand on le lui demande, elle répond en riant : « J'ai oublié. »

Sa vie est un cœur qui palpite par ses réseaux. Dès sa première année à l'université, elle s'est fait des amis partout : à Alep, à Homs, à Damas, sur la côte. Elle circule sans cesse, d'un lieu à l'autre pour les voir. Chaque fois qu'elle retrouve quelqu'un, elle a l'impression de se redécouvrir. Son bonheur, c'est de résoudre leurs problèmes ; aujourd'hui, elle essaye de trouver une solution pour ceux de son pays.

Elle habite à Damas depuis trois ans, après avoir quitté la maison de ses parents sur la côte pour étudier l'anglais. Un simple prétexte pour fuir sa

famille. Elle était la seule fille entourée par trois frères, étouffée dans un petit village où tout le monde se connaissait. Damas, pour elle, était un monde nouveau où respirer. Son père avait d'abord refusé qu'elle s'en aille, mais elle était parvenue à le persuader. « Je vais devenir prof, et tu pourras être fier de moi devant tes amis. » Il lui a donné tout ce dont elle avait besoin pour ses études.

Joséphine est stressée, sans raison particulière, mais c'est toujours comme cela. Elle entre dans une boutique, choisit des produits de beauté, très vite, sans même les regarder, paye et file vers la rue. Elle n'est pas loin de son quartier, Chaalane, elle court, un sac sur le dos, son portable dans la main, qu'elle regarde tout le temps pour répondre aux dizaines de messages qu'elle reçoit. Un garçon l'interpelle : « Tu fais quoi ce soir ? Je veux te lécher la chatte. » Elle dresse son majeur dans sa direction sans même le regarder.

Elle reçoit un message de Khalil : « Je suis dans ta rue, je t'attends. » Elle sourit, ce simple message lui plaît : elle sait qu'il peut y aller sans elle. Elle passe sa langue sur ses lèvres, hésite quant à sa réponse. Il a la clé, comme tous ses amis. « Mon appartement est à vous tous. Moi, ma seule maison, ce sont vos bras », leur répète-t-elle tous les jours. Elle l'a rencontré peu après avoir créé Daou,

un groupe de militants de la capitale. C'était en avril, un mois après le début de la révolution. « Il faut rassembler tous les jeunes militants de toutes les régions, concentrer toutes les énergies comme un laser pour détruire la mafia Al-Assad. » Son enfance lui a inspiré cette idée : avec ses amis, ils utilisaient une loupe pour mettre le feu à des feuilles dans le jardin. Khalil a été l'un des premiers à la rejoindre. Il adore travailler avec elle, il est prêt à rester des jours sans dormir pour préparer une manifestation si cette fille, Joséphine, est là. Elle lui répond : « Monte, j'arrive. »



## Chapitre 5

L'ascenseur est tout petit, Youssef s'écarte pour laisser passer Joséphine. Elle refuse, il insiste. Elle le pousse par l'épaule : « Vas-y, mon chou, oublie le cliché, je préfère être à côté de la porte. » Elle glisse sa main dans son soutien-gorge. « Ne regarde pas, ce n'est pas un strip-tease ! » dit-elle en éclatant de rire. Elle fixe ses yeux et n'y trouve aucun désir. Elle garde sa main sous sa chemise, sans bouger, elle oublie ce qu'elle cherche. Elle n'imaginait pas que la réaction de Youssef serait si froide, si calme. Il la regarde à son tour. Il semble complètement indifférent.

Elle sort un stylo et le lui tend.

« J'en fais quoi ? »

— On fait quoi avec un stylo, on danse ?

— Pourquoi tu me le donnes ?

— Cadeau. Pas pour écrire, pour filmer. »

Elle enlève le capuchon, en extrait une minuscule caméra numérique, le remet en place, appuie sur

le bouton du stylo et le fixe sur sa poche de poitrine en disant : « Je t'aime, Youssef, tu es magnifique ! » Il remarque, en bas de l'ascenseur, un tag : un cœur rouge percé d'une flèche. Il le montre à Joséphine et répond : « Je le sais, en voilà la preuve. »



## Chapitre 6

Les écouteurs pendant sur les épaules, Khalil, qui s'est fait élégant, se frotte les yeux de temps à autre, sans cesser de jeter des coups d'œil à Youssef qui échange des blagues avec Joséphine. Ces deux-là semblent proches, ils sont même entrés ensemble dans l'appartement en riant. Des dizaines de questions tournent dans sa tête : tout ce qu'il sait de Youssef, c'est qu'il habite à Homs. Depuis les événements, il tente de percer à jour le véritable caractère des gens afin d'être sûr que ce ne sont pas des espions. Mais il n'arrive pas à jauger ce nouveau visiteur. Rachid, un autre militant allongé sur le canapé, fume du shit et s'adresse à Khalil : « Quand on te voit, on se dit que tu as un rencard avec une princesse, pas que tu vas à une réunion politique. » Ce n'est pas la première fois que Rachid lui fait ce genre de remarque ; quand ils se sont rencontrés, Rachid avait touché

son bras et dit : « Quel beau gosse ! » Khalil avait souri, mais aujourd'hui, il n'est pas de bonne humeur. Et ne pas comprendre la raison de cette mélancolie qui le submerge et l'étouffe le rend encore plus triste.

La lumière provenant de l'éclairage du balcon se reflète sur une table de verre au cœur du salon. Les canapés sont disposés de façon anarchique. Le manteau de Joséphine gît à côté de son châle. Le placard ouvert déborde de vêtements de toutes les couleurs. Un tableau au mur représente un vieil homme qui marche, son visage est tourné vers le salon comme s'il observait Joséphine. Elle sort une clé USB du stylo et la branche à son ordinateur installé sur la table. Khalil, Youssef, Rachid et Joséphine voient et entendent distinctement le : « Je t'aime, Youssef... » prononcé tout à l'heure. Joséphine tourne son visage vers les garçons, scrutant leurs réactions face à cette nouvelle technologie. Rachid s'exclame : « La chance ! » Les yeux de Youssef sont baissés sur son portable : « Il est déjà 3 heures, et j'ai un rendez-vous dans une heure. On peut parler du sujet ? »

Khalil tente de saisir un verre d'eau sur la table, le renverse. Le bruit du verre se brisant sur le sol l'a fait sursauter comme l'aurait fait le tonnerre. Ça été très rapide. Il a l'impression qu'il est tombé tout seul. Il se lève pour aller chercher une

serpillière, mais Joséphine l'arrête : « Laisse tomber, c'est rien. » Elle ramène une mèche de cheveux rebelles derrière son oreille : « On est là pour organiser une grande manifestation à Homs mêlant sunnites et alaouites<sup>1</sup>. Dans la capitale, le régime a déjà incarcéré de très nombreux militants. Ce qui n'est pas encore le cas dans la ville de ce garçon que je vous présente. » Elle désigne Youssef : « La situation y est très différente ; il n'y a plus de services de renseignement dans la vieille ville. Les habitants sont parvenus à les en chasser. »

Rachid frappe sur la table : « Bravo ! Vous n'imaginez même pas à quel point je rêve de vivre là-bas ! On peut se balader, on peut dire tout ce qu'on veut à voix haute, sans avoir peur d'être arrêté par la police, c'est le paradis ! C'est la vraie révolution, c'est... » Youssef le coupe : « Pas tout à fait. Pour se venger, le régime a installé des check points et de nombreux snipers dans les quartiers alaouites qui prennent pour cible les civils sunnites. La haine est partout, elle ne fait que grandir. Certains ont même pris les armes.

---

1. L'alaouisme est l'une des nombreuses branches de l'islam. Ses fidèles croient qu'Ali, un des compagnons de Mohammad, est une incarnation de la divinité. Ils sont adeptes de la métempsycose : la réincarnation de l'âme. Les sunnites représentent 77 % des musulmans en Syrie. Ils suivent le texte coranique à la lettre.